

Fatou Diome, *Inassouviés nos vies*

Éloges de l'inassouvissement et syllogomanie de citations

Fatou Diome, *Inassouviés nos vies*

Praise of Unfulfillment and Syllogomania of Quotations

Pr. Saïd SAÏDI

Auteur correspondant, Centre de l'Enseignement Intensif des Langues, Université
Batna 1 (Algérie), incipit_sad@yahoo.fr

Soumission : 18.04.2025 – Acceptation : 12.07.2025 – Publication : 25.07.2025

Résumé — Fatou Diome met le lecteur-chercheur-rédacteur d'un article devant ce dilemme, on ne peut plus cruel : citer tout le roman, ou confier aux limbes de la réflexion abstraite les innombrables pépites poétiques généreusement disséminées dans *Inassouviés nos vies*. Roman fécond, longue confession d'une sincérité et d'une noblesse authentiques.

Betty, trentenaire, oisive, grande sentimentale solitaire, observe, de son appartement niché sous les toits, les habitants de l'immeuble situé en face du sien. Et livre ses observations acérées, dignes d'un entomologiste, sur ce microcosme d'une société en perte de valeurs, d'énergie et d'idéaux. Elle constate des inassouvissements généralisés, des soifs persistantes, des attentes déçues. Elle s'arrange pour recueillir certaines confessions qu'elle insère dans les siennes et tisse, à la mesure de son Afrique natale, un récit empreint d'une générosité, d'une sensibilité, et d'une chaleur que seul ce continent sait inoculer, à vie, à ses enfants. Sentiments qui persistent même après des années d'exils multiples.

L'altruisme inné de Betty, lui permet d'appréhender les mondes de ses voisins avec la conviction de sa culture africaine. Celle de la compassion, de la solidarité, de l'exubérance et de la spontanéité de ses élans vers les autres.

Mots-clés : Afrique, littérature, poésie, altruisme, récit.

Abstract — Fatou Diome presents the reader-researcher-writer of an article with a dilemma that could not be crueler: to quote the whole novel, or to consign to the limbo of abstract reflection the countless poetic nuggets generously scattered throughout *Inassouviés nos vies*. A fertile novel, a long confession of authentic sincerity and nobility.

Betty, an idle woman in her thirties, a great sentimental loner, observes the inhabitants of the building opposite her from her flat nestled under the rooftops. She makes sharp observations, worthy of an entomologist, on this microcosm of a society losing values, energy and ideals. She notes widespread dissatisfaction, persistent thirst and disappointed expectations. She takes a number of people's confessions and weaves them into her own, weaving a tale of her native Africa that is imbued with the generosity,

sensitivity and warmth that only this continent can instill in its children for life. Feelings that persist even after years of multiple exiles.

Betty's innate altruism enables her to understand the worlds of her neighbors with the conviction of her African culture. Her culture is one of compassion, solidarity, exuberance and spontaneity.

Keywords: *Africa, Literature, Poetry, Altruism, Narrative.*

« À mes grands-parents,
Parce que votre amour irrigue et fertilise mes déserts,
Inassouvi, le livre qui ne dirait pas
que je suis le fruit de votre jardin » (Fatou Diome).

Introduction

Jaillissant des abîmes de l'être, Fatou Diome confie à la littérature le soin de dire l'inassouvissement d'une vie, de quelques vies, de toutes les vies. Et ainsi s'introduit dans son texte, avec cette ambition :

« [...] oser la plongée et spéléologues de l'existence, sonder les crevasses, les gouffres que le hasard, les circonstances, les choix comme les non-choix creusent dans nos vies » (Diome, 2008, p. 10).

D'emblée, Fatou Diome immerge le lecteur dans une dimension lointaine, cosmique de l'existence¹. Nichée dans son appartement au cinquième étage, elle cite le poème *Paysage*² de Charles Baudelaire, faisant l'éloge d'habiter sous les toits :

« Là, lorsqu'elle n'en pouvait plus de regarder le ciel et de se demander ce qu'il tient hors de portée des mortels, elle ramenait son attention vers ses semblables. Les humains l'intriguaient, elle ne connaissait rien de plus mystérieux » (Diome, 2008, p. 12).

1. Écrire l'inassouvissement

L'écriture de ses observations, devient pour Fatou Diome, un virulent scalpel. Et les incisions se multiplient. Allant au plus profond de l'être, somme d'inassouvissements à l'infini, elle commence par confier une fonction thérapeutique mais élégiaque au verbe *écrire*, et, entreprend de raconter par le menu détail, le cheminement d'un certain nombre de personnages, avec tous les fardeaux existentiels. Courbés qu'ils sont, qui par la vieillesse et la solitude, qui par l'indifférence de son conjoint et le simulacre d'une vie, en apparence radieuse, mais extrêmement triste en réalité, et que même l'abondance de colifichets et de signes

¹ « En termes philosophiques, tout objet a une essence et une existence. Une essence, c'est-à-dire un ensemble constant de propriétés ; une existence, c'est-à-dire une certaine présence effective dans le monde » (Sartre, 1944).

² « Je veux, pour composer chastement mes églogues, / Coucher auprès du ciel, comme les astrologues, / Et, voisin des clochers, écouter en rêvant / Leurs hymnes solennels emportés par le vent. / Les deux mains au menton, du haut de ma mansarde, / Je verrai l'atelier qui chante et qui bavarde / Les tuyaux, les clochers, ces mâts de la cité, / Et les grands ciels qui font rêver d'éternité » (Baudelaire, 1868, p. 249-250).

extérieurs de l'aisance, n'arrive pas à agrémenter. Fatou Diome, en observatrice attentive de ce microcosme spéculaire, avec une exactitude sans faille sur toutes les dissimulations, et raconte, sans fioritures, des pans de vies, révélateurs de cet inassouvissement pesant, omniprésent.

Lucidement, en esprit critique, et avec, cependant, une chaleur de ton inégalable, Fatou Diome prend *Félicité* comme l'archétype³, de plus en plus répandu en Occident, et qui s'étend peu à peu dans le reste du monde, comme prétexte ou échantillon témoin, pour dénoncer et même fustiger ce jeunisme envahissant, se traduisant par tous les subterfuges de vouloir rester jeune à tout prix, mais surtout en une attitude de détestation envers les aînés.

« Devant cette réponse péremptoire, la vieille dame n'insista pas. Elle était consciente que, sur la planète Botox-lifting-zapping, la vieille chair est jugée peu ragoûtante, voire toxique » (Diome, 2008, p. 19).

2. Jeunisme et décadence

Privés du bonheur de vivre pleinement dans des idéaux supérieurs, les jeunes se recroquevillent sur leurs petites misères et se cramponnent à des futilités⁴. Betty est sensible aux gens, en l'occurrence ses voisins. Elle succombe à cette curiosité altruiste, et, motivée par le seul désir d'aller vers les autres, tant ils lui semblent fragiles, désespérés devant l'existence, elle est entière dans ses élans. Car elle est consciente et surtout lucide devant ces existences mornes et routinières. Où se meuvent ces silhouettes isolées dans leurs sédentarités, qui ne peuvent, malgré leur désir forcené de pouvoir réaliser une performance, exhiber un quelconque relief existentiel, tant le mode de vie, dit moderne, n'est qu'une série de confinements, à commencer par celui de l'immeuble, cagibi collectif, renfermant d'autres, individuels :

« Elle s'interrogeait : qu'est-ce qui différencie ou caractérise ces cubes, ces carrés, ces rectangles, ces losanges, ces cavités, toutes ces innombrables fantaisies architecturales réunies sous le vocable habitations ? En dehors de leur forme, qu'est-ce qui en fait des demeures et non des sépultures ? Que s'y passe-t-il de si fort, de si réel, de si dynamique, de si tangible, qui ne puisse avoir lieu au cimetière et qui justifie qu'on appelle ces endroits des lieux de vie ? Vivre, ça couvre quelle superficie ? Quel sens donne-t-on à ce verbe, au point de lui réserver des lieux ? Ne vit-on pas également lorsqu'on se promène en forêt, en traversant la rue ou en bandant ses muscles pour propulser sa barque sur un bras de mer lascif ? Les bureaux et les usines seraient-ils des lieux de mort ? » (Diome, 2008, p. 12).

Ce microcosme de la société et de la condition humaine ne peut qu'inspirer des contradictions dans les sentiments, les interprétations, les jugements. Ainsi, Betty, sans curiosité malsaine, mais plus par compassion et altruisme, se focalise sur celle qu'elle nommera

³ « À moi seul j'ai la physionomie de mon siècle, dont j'ai lieu de me croire l'ARCHÉTYPE. Bref, je suis docteur, philanthrope et homme du monde » (Villiers de L'Isle-Adam, 1887, p. 49).

⁴ « Les misères du dernier siècle, même les misères morales, qui échappent à toute mesure et à toute comparaison, nous semblaient des futilités, à nous qui pensions alors avoir déjà visité plusieurs cycles de l'enfer » (Duhamel, 1949, p. VII).

Félicité, sans doute en référence à l'héroïne du conte *Un cœur simple* de Gustave Flaubert. Betty est quasiment fascinée par Félicité, octogénaire, veuve solitaire, si ce n'est la tendre compagnie de *Tigra*, sa chatte indolente et antidote de cette solitude totale :

« Que disait-elle à son chat ? La même chose que toute mamy en pareilles circonstances, pensa Betty, qui devinait ses propos plus qu'elle ne les entendait. A chaque mouvement de sa bestiole, elle faisait correspondre une phrase guillerette et une intonation particulière » (Diome, 2008, p. 17).

Fatou Diome, avec une lucidité et une chaleur de ton inégalable, prend Félicité, modèle de plus en plus répandu en Occident, surtout, mais qui s'étend peu à peu au reste du monde, comme prétexte ou échantillon témoin pour dénoncer et même fustiger ce jeunisme envahissant qui se traduit par tous les subterfuges de vouloir rester jeune à tout prix, mais surtout en une attitude de détestation envers les aînés :

« La société moderne fait tout pour garder ses dents de lait et ne supporte pas ceux qui ont perdu leurs dents de sagesse. Si l'euthanasie venait à être légalisée, on risquerait de voir des malappris se débarrasser de leurs ascendants à la première fuite urinaire. Trentenaire, encore sûre de son aplomb, Betty ne craignait pas de vieillir, mais l'idée que d'autres puissent la reléguer au rang de déchet humain la tourmentait déjà. Cette inquiétude avait cédé la place à la colère le jour où elle avait entendu une jeune poupée écervelée affirmer à la télé, dans un sourire siliciné, qu'on était vieux à partir de trente ans. Elle réalisa alors que l'Occident ne vivait plus une simple névrose faustienne, mais avait glissé subrepticement dans ce qu'elle appela l'ère du jeunisme fascisant » (Diome, 2008, p. 44).

3. Idéaux et rêves impossibles

Les personnes bien plus que des groupes plus ou moins importants suscitent des sentiments définitifs et persistants, car absolument coriaces. Objet de rejet, d'aversion souvent, elles illustrent, avec la force des conceptions erronées, les lacunes, les travers, les dévoilements sans fin, d'une société, d'une époque. Ainsi les aînés deviennent encombrants, gênants, et toute une terminologie, très maladroite s'est accumulée, pour non plus les nommer, mais les désigner, voire les indexer. Ainsi, *retraités*, *seniors*, *personnes âgées*, *mamy*, *papy*, *euphémismes dégradants*, fleurissent, et des lieux et autres institutions se voient remplir les monstrueuses fonctions de contenir, d'abriter, de soustraire aux regards, ces bibliothèques⁵ ambulantes au sens de *Amadou Hampâté Bâ*, que plus personne ne veut consulter.

Maison de retraite, hospice, EHPAD, camps de concentrations réduits, déguisés, pour soulager de manière très éphémère des consciences et conjurer des tours qui viendront et des contingents de remplacement à plus ou moins brève échéance. Mais comme il arrive à tous les humains d'avoir un sentiment d'immortalité de retour des cimetières après l'enterrement d'un proche, les mêmes, reviennent soulagés, apaisés, inconscients et non concernés, sitôt un parent interné, jugé vieux et à point pour être exclu de leurs vies :

⁵ « En Afrique, quand un vieillard meurt c'est une bibliothèque qui brûle » (Amadou Hampâté-Bâ, 1960 – discours devant l'assemblée de l'UNESCO).

« Mais flairant le pactole, la clique de mes héritiers autoproclamés ne voyait en moi qu'une future morte. À ma sortie, ils m'annoncèrent, faussement contrits, qu'ils étaient obligés de me mettre dans une maison de retraite, pour mon bien. Pour mon bien ! » (Diome, 2008, p. 38).

Betty, en brave et fidèle voisine, constate l'absence de Félicité, la cherche obstinément, dans toutes les maisons de retraite environnantes et la localise enfin. Elle lui rend visite et patiemment, avec une compassion assidue et une tendresse enjouée, rend Félicité plus conciliante, et plus volubile. Elle écoute l'octogénaire et approuve toutes ses plaintes de la vie. Ce qui la soulage de cette situation de solitude extrême et d'abandon. Betty, peu à peu, devient indispensable à Félicité et arrive même à avoir des liens d'amitié avec l'aide-soignante, personne renfrognée et bougonne qui traîne les misères d'une vie terne, comme beaucoup de ses semblables.

Après des séances de lecture à Félicité, et en écoutant les récits des pensionnaires de la maison de retraite, Betty décide d'écrire et donne à cet acte une dimension dithyrambique et justifie ce besoin impérieux que d'aucuns, imbus, exagérément imbus de leur personne, considèrent comme une activité futile et inutile. Et cette dualité d'insensibilité et de sensibilité cantonne ces derniers dans un cynisme permanent envers tout ce qui ne les encense pas, tout ce qui se passe au-dessus de leurs petites existences. C'est pourquoi les injustices – au sommet desquelles l'enfermement des aînés – abondent et le détournement – au sens d'ignorer délibérément – de vérités fondamentales, perpétue ces injustices. Sous ces dehors efficaces et bienveillants, voire protecteurs, s'arcbutent des âmes aigries, boursoufflées d'envies, d'ingratitude, de mesquineries, habitées par les passions de malveillance gratuite et de turpitudes. Éloquente à sa manière, Félicité ne regrette pas de ne pas avoir eu d'enfants et argumente avec sagesse :

« Et puis, dites-moi, de nos jours, les enfants, vous savez, cette génération papamaman-me-dérangent, à quoi bon ? S'il faut suer pour les élever, se saigner pour les éduquer, se ruiner le moral à s'inquiéter pour eux, quand on sait qu'au lieu d'honorer votre brave carcasse qui leur a tout donné ils finiront par vous interdire votre part du ciel, en vous reléguant à l'antichambre de la mort où vous vous asphyxierait le restant de votre vie, comme une carpe abandonnée par la marée » (Diome, 2008, p. 107).

4. Déshumanisations inconscientes

Betty devient donc la confidente de tous les pensionnaires de la maison de retraite et constate et confirme à la fois, toute cette marée de désolation, de souffrances et de malheurs, enfouie sous une apparence d'opulence, de générosité et de soins appropriés apportés aux aînés, privés de liberté, de tendresse, de chaleur humaine, et même de rêves, si ce n'est une nostalgie brûlante, étouffée, non écoutée, inaudible car dédaignée. Ce statut de laissés pour compte, représente un tribut pharamineux : des générations sans modèles, obnubilées par les apparences, les colifichets des postures et des impostures, accablées de doutes, où personne ne croit vraiment plus à quoi que ce soit, où règnent les fixations fugitives, les mythes rudimentaires et filants, sans consistances, les déceptions vertigineuses, ennemis de la réflexion et de l'intelligence.

Sans ces aînés, enfermés et mis au rebut, le présent, démuné d'assises, porté par la frénésie de la nouveauté, devient forcément inconsistant, donc insaisissable et permet, dans cette béance au virtuel et à l'éphémère de s'engouffrer massivement :

« Dans le monde high-tech, les codes digitaux gagent en sensibilité ce que perd le cœur des Hommes, se disait Betty, en s'adressant à son ordinateur, devenu entre-temps son meilleur ami. Que garde-t-on des humains ? Que gardent-ils de nous ? Que reste-t-il de nos rencontres ? Les bisous sur l'écran sont si loin de la joue. L'émotion ne vient plus que d'une sonnerie intempestive du téléphone » (Diome, 2008, p. 2019-220).

Fatou Diome, sans doute riche, très riche des enseignements que ses grands-parents lui ont prodigués, revient, alors qu'elle est trentenaire, à cette résidence du troisième âge, pour puiser dans ces vies accomplies des pensionnaires, plus de sagesse, plus d'expérience, plus de vérités. Car elle a profité de cette chance inouïe d'avoir eu ses grands-parents maternels comme mentors et parents substitutifs. Aguerrie par l'existence sobre mais combien humaine, elle a su s'intéresser à Félicité, à en faire une amie, une projection très enrichissante de ce qui attend tout adulte conscient de la fuite du temps, de l'ineptie des vaines et petites préoccupations narcissiques des existences, certes trépidantes, mais tellement déshumanisées.

Le grand écart douloureux dans la vie de Betty, d'abord la perte de son amie d'enfance, la douce *Mba Gnima*, sur cette terre africaine chaude et exubérante, authentique et vivifiante, puis celle de Félicité, sous des latitudes froides et guindées, sclérosées d'individualismes et d'homophobies :

« Betty lâcha enfin la question qui lui brûlait les lèvres : Nakony, qu'est-il arrivé à Mba Gnima ? Sa mamie lui passa une main sur la tête et murmura : Mba Gnima est partie. Betty bégaya, mais, mais..., sans réussir à articuler un autre mot. [...] Ce jour-là, on comprend aussi que partir, ce n'est pas, seulement changer de lieu, c'est surtout laisser un vide qui change à jamais ceux qui restent » (Diome, 2008, p. 199-200).

Conclusion

Derrière toute grande âme, il y a un drame. Fatou Diome, amputée de la présence de sa sémillante amie *Mba Gnima*, précocement ravie par la maladie, perdit définitivement cette complicité qui alimente naturellement la joie de vivre, d'une fillette africaine, dans un village éloigné de tout, sur une île, au milieu de nulle part. Puis par l'éloignement de ses grands-parents pour cause de scolarité, elle fut privée de deux êtres chers et affectueux. Et à l'âge adulte, l'échec d'un amour, pourtant né sous d'heureux auspices, érigèrent cette force de caractère et cet élan spontané vers les autres, tout en les comprenant et en pardonnant leurs mesquineries et leurs pitoyables vanités.

Betty, narratrice et personnage central de *Inassouvies nos vies* ne peut être que l'alter ego de l'auteur. Elle s'intéresse à ce microcosme de la société occidentale, représenté par les habitants de l'immeuble situé en face du sien. Et constate un invariant, un élément commun d'insatisfaction. De frustrations permanentes. À tel point que tous les chapitres du roman, excepté un seul, s'achèvent avec l'expression de l'inassouvissement :

« Inassouvi, le besoin de justice, quand les autres vous exproprient de votre propre vie » (Diome, 2008, p. 28).

« Inassouvi, notre besoin d'anesthésie. Inassouvi, notre besoin d'oubli. Inassouvi, notre besoin d'amour. Inassouvi, notre besoin d'ancrage. Inassouvi, notre besoin de refuge. Inassouvi, notre besoin de quiétude. Inassouvis, nous survivons. Inconsolables, nous demeurons. Djéli ! Djéli, joue pour nous, nous les Humains, les Inassouvis ! » (Diome, 2008, p. 252).

Peut-on êtreindre toute l'humanité avec des bras bienveillants ? *Assurément.* À travers la littérature. Par le moyen d'un roman, très poétique, chaleureux et humain. Par le biais d'une écriture, cathartique et apaisante de sincérité. Fatou Diome a su le faire, a pu le faire dans ce roman scintillant de vérité, où chaque phrase est une perle qui se suffit à elle-même.

Références

- BAUDELAIRE, Charles (1868). *Œuvres complètes de Charles Baudelaire*. Tome 1 : *Les Fleurs du Mal* – CVIII : *Paysage*. Paris : Michel Lévy Frères, Libraires Éditeurs. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71501c/f251.image#>
- DIOME, Fatou (2008). *Inassouvis nos vies*. Paris : Flammarion.
- DUHAMEL, Georges (1949). *Lumière sur ma vie* – tome 4 : *La Pesée des âmes : 1914-1919*. Paris : Mercure de France.
- FLAUBERT, Gustave (1877). *Trois contes – Un cœur simple. La Légende de saint Julien l'Hôpitalier. Hérodiade*. Paris : G. Charpentier, Éditeur. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86261558/f7.image#>
- SARTRE, Jean-Paul (1944, 29 déc.). « À propos de l'existentialisme : Mise au point ». *Action*, n° 17.
- VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, Auguste de (1887). *Tribulat Bonhomet*. Paris : Tresse & Stock, Éditeurs. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k824784/f7.image#>

Pour citer cet article

Saïd SAÏDI, « Fatou Diome, *Inassouvis nos vies* : éloges de l'inassouvissement et syllogomanie de citations », *Paradigmes*, vol. VIII, n° 03, mai 2025, p. 93-99.